

RENCONTRE AVEC  
**DIDIER POURQUERY**

## Le bonheur de raconter

Le journaliste, aujourd'hui président de *The Conversation France* et de *Cap Sciences* à Bordeaux, auteur de nombreux ouvrages, évoque, dans la bonne humeur et sans détours, sa passion pour l'écriture et son envie de partager le savoir, offrant ainsi, à travers son regard éclairé, une belle leçon de journalisme.

PAGE 7

### INSIDE ET MOI

Au cœur de la revue :  
le regard de celles  
et ceux qui  
lui donnent vie



## Directrices de publication

Marie-Christine Lipani et Marie Tournier  
Coordinatrices du projet

## Rédaction Inside

Thierry Larroque, Anaïs de Brondeau,  
Patrick H., Mathieu Manzano, Matthieu  
Molla, Mhamed Mabrouki, Patrick Van  
der Linden, Marc Gontier

## Équipe journalistes professionnelles

Marion Ruaud, Laure Bessi  
Laurène Secondé, Ariane Puccini,  
Ilioné Schultz

## Directrice artistique

Fred Augry

## Photo de Une

Abdou Diouri- IMS

## Documentariste

Marc Tournier (Passerelles Images)

## Animation site Internet

Adèle Hollebecque

## Professionnel·les du Centre Hospitalier Charles Perrens

Sophie Boutinaud (cadre supérieure  
de santé), Thomas Lecumberry, Elodie  
Jousselin, Thibault Levasseur, Thomas  
Bonheure (cadres de santé), Laurianne  
Sylvestre (psychologue, attachée de  
recherche clinique), Claire Gonsalvès  
(infirmière en pratique avancée).

Un grand merci à l'ensemble  
des professionnels des unités UNIR1,  
2 et 3 qui, dans le cadre de ses activités  
quotidiennes, accompagne et participe  
à la réalisation de ce projet.

## Partenaires du projet

Université Bordeaux Montaigne - *Unité  
de recherche MICA, MC Lipani.*  
Université de Bordeaux - *Unité Inserm  
BPH, M. Tournier.* Centre Hospitalier  
Charles Perrens - *Aurélien Vautard,*  
*directeur adjoint affaires médicales,*  
*recherche, prévention.* Association  
Psy'hope - *Emmanuelle Douriez,*  
*présidente.*

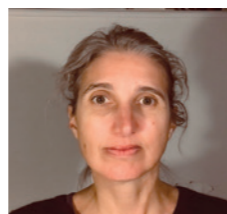
Projet soutenu et financé  
par l'Agence nationale  
de la recherche (ANR)

Cette revue *Inside – Un autre regard sur la santé mentale* est née d'une conviction forte : les personnes vivant avec un trouble psychiatrique doivent pouvoir prendre la parole et raconter elles-mêmes leurs réalités. Trop souvent, en effet les troubles psychiatriques sont évoqués dans la société à travers des représentations réductrices qui laissent peu de place à la complexité des parcours de vie. C'est dans ce contexte qu'est né ce projet de recherche-action, avec une ambition claire : contribuer à lutter contre la stigmatisation et plus spécifiquement la stigmatisation médiatique des troubles psychiatriques. Pour cela, un pari audacieux a été fait : permettre à des personnes directement concernées de devenir, le temps de cette aventure, non seulement journalistes, mais aussi les actrices pleines et entières de leur propre expérience. Au fil des numéros, cette revue est devenue bien plus qu'un simple support d'écriture. Elle a été un espace d'expression, de réflexion et de partage. Elle a offert un autre regard sur la santé mentale, plus nuancé, plus humain, et surtout plus proche des réalités vécues. Aujourd'hui, cette belle aventure arrive à son terme. Si cette page se tourne,



**Marie-Christine Lipani**

Professeure des universités en Sciences de  
l'Information et de la Communication  
Université Bordeaux Montaigne/MICA



**Marie Tournier**

Professeure des universités - Praticien  
hospitalier en psychiatrie de l'adulte et res-  
ponsable du pôle UNIVA du Centre Hospi-  
talière Charles Perrens  
Université de Bordeaux/Unité Inserm BPH

Coordinatrices du projet *Inside* (projet lauréat de l'appel à projet  
« Sciences avec et pour la société » : Ambitions innovantes-décembre 2023),  
et directrices de la publication



elle se referme avec le sentiment  
d'avoir participé à quelque chose qui  
avait du sens : faire entendre des voix  
trop souvent absentes du débat public  
et contribuer, à notre échelle, à faire  
bouger les lignes.

Nous souhaitons adresser nos  
remerciements les plus sincères à  
toutes celles et tous ceux qui ont rendu  
ce projet possible. Celles et ceux qui  
ont réalisé, soutenu et accompagné  
cette publication, mais aussi tous ceux  
et toutes celles, lectrices et lecteurs,  
qui ont suivi notre initiative et qui, par  
leur participation à nos différentes  
animations, lui ont donné un ancrage  
très réel et concret.

Cette expérience journalistique aura  
été profondément enrichissante pour  
chacun d'entre nous. Elle aura montré  
qu'il est possible d'avancer, ensemble,  
vers davantage d'inclusion.

Si cette revue s'achève aujourd'hui,  
l'esprit qui l'a animée – celui de la  
parole partagée, de la reconnaissance  
et du respect des expériences vécues  
– continuera, nous l'espérons, à inspirer  
d'autres initiatives. Ce n'est que le  
commencement.

Merci à toutes et à tous d'avoir fait  
partie de l'aventure *Inside*.

# RENCONTRE AVEC DIDIER POURQUERY



Didier Pourquery face à la rédaction d'*Inside* évoque ses rapports à l'écriture. © Marion Ruaud

**Figure bien connue du monde médiatique et homme de lettres, Didier Pourquery a travaillé pour de nombreux titres de presse et a publié plusieurs romans et des essais. Entre *The Conversation à Paris* et *Cap Sciences à Bordeaux*, il a pris le temps de rencontrer la rédaction d'*Inside* et de transmettre son plaisir d'écrire. L'occasion aussi, à travers son riche parcours, de rappeler qu'un journal est d'abord une équipe. Pour lui, le journalisme correspond à deux choses : être curieux et généreux, mais c'est avant tout écrire pour les autres et partager.**

Propos recueillis par Anaïs de Brondeau, Patrick H.,  
Mathieu Manzano, Matthieu Molla, Patrick Van der  
Linden et Marc Gontier

***Inside – Qu'est-ce qui vous a donné le goût du journalisme ? Est-ce que c'était une vocation ?***

**Didier Pourquery** – Je suis originaire de Floirac. Je suis né dans une famille assez modeste, mais avec des gens très intelligents qui n'avaient pas fait d'étude. Quand j'étais petit, à Noël, on m'a offert un truc extraordinaire, une petite imprimerie avec des tampons. J'ai découvert que j'aimais beaucoup expliquer les choses aux gens. Surtout celles qui me paraissaient compliquées. Un de mes grands-pères était maçon. Il travaillait sur les chantiers. C'était quelqu'un d'extrêmement intelligent et brillant. Mais il n'était jamais allé à l'école. Je trouvais que le travail du journaliste, c'était surtout d'expliquer à tout le monde – dont à mon grand-père – ce qui se passe autour d'eux de manière la plus simple possible, pour que l'on devienne tous des citoyens à part entière. Souvent, quand j'écrivais des papiers, je pensais à lui, en me disant est-ce que mon grand-père comprendrait ce que j'écris ? C'est pour lui que j'écris, pas pour les mecs hyper connus qui ont fait l'ENA. C'est ce qui m'a donné envie de faire du journalisme. Le journalisme correspond à deux choses, il faut être curieux et généreux. Généreux, c'est-à-dire trouver la manière la



Les rédacteurs d'Inside très attentifs aux propos de notre invité.  
© Marion Ruaud

plus efficace, la plus chouette de partager ce que l'on a compris. Mais d'abord, il faut être curieux et poser des questions.

**Inside – Vous avez travaillé pour de nombreux titres ?**

**D. P.** – Oui en effet. Je vais vous faire une confidence, j'aime bien commencer les choses, c'est-à-dire participer à la création d'un journal. Vous le voyez bien. Il n'y avait rien. Et maintenant, ici, il y a votre revue *Inside*. Cette joie de créer quelque chose qui n'existait pas avant. Moi, je l'ai eue dans un journal très particulier, *Métro*, un quotidien gratuit que j'ai lancé en France dans les années 2000. Ce journal, je l'ai fait en pensant à tous les gens qui, dans le métro, n'avaient pas encore de téléphone portable, ne lisaient rien et j'étais content de leur donner quelque chose à lire. Avec des choses très simples, très accessibles, pour une vingtaine de minutes de temps de lecture, on donnait accès à l'actualité du jour. Franchement, ce journal, c'était l'aventure. Elle a duré cinq ans pour moi. Il y avait un million de lecteurs. C'était magique. Des lecteurs de toutes sortes, des étudiants, des ouvriers, des employés, des cadres, etc. Pour moi, le média, c'est le travail d'une équipe, des gens qui sont très différents les uns des autres peut-être, mais avec qui on produit du contenu en commun et ça c'est vraiment très agréable.

**Inside – Vous avez appris le journalisme sur le tas ? Aviez-vous des modèles dans le journalisme ?**

**D. P.** – Quand j'ai écrit mes premiers papiers pour *Libération*, je tapais à la machine avec deux doigts. Cela

prenait beaucoup de temps. Un jour, quand j'ai pu rentrer à *Libé* à temps plein, je me suis dit, il y a un truc que je vais apprendre : à taper à la machine avec tous mes doigts. Donc, je suis allé dans une école qui s'appelait Pigier, à Paris, où j'ai appris à taper à la machine sans regarder mes doigts. Et puis j'ai lu plein de livres sur le journalisme. Ça m'intéressait vraiment. Pour moi, ce qui comptait, c'était d'abord de lire des papiers et il y avait des gens que j'aimais bien lire, par exemple, les petits billets dans *Le Monde*. J'aimais beaucoup aussi les grands reporters. Vous savez, ceux qui vont hyper loin pour raconter ce qu'ils ont vu, comme Kessel par exemple. Mais je n'avais pas vraiment de modèle, parce que mon lecteur de base, comme je vous l'ai dit, devait être mon grand-père. Et personne n'écrivait pour mon grand-père.

**Inside – C'est difficile l'écriture ?**

**D. P.** – Quand vous avez un texte, a priori, vous êtes content de l'avoir écrit, mais il faut le faire lire à quelqu'un d'autre. Il est important de se mettre à la place du lecteur.

« Est-ce que c'est clair ce que je lui dis ? Est-ce que c'est intéressant ? »

L'idée, c'est de se dire : « Comment je peux expliquer le plus simplement possible ce qui se passe aux lecteurs ? »

Cela veut dire poser des questions et il y a une règle d'or. Il n'y a pas de questions bêtes. Si on n'a pas compris, on pose des questions jusqu'à ce que tout soit clair, et c'est seulement après qu'on peut partager. C'est le côté générosité du journalisme. Ce n'est pas écrire pour soi, ce n'est pas écrire pour être célèbre mais écrire pour les autres, pour partager..

**Inside – Quel rapport avez-vous au terrain ? N'avez-vous pas de regrets d'avoir été peu au contact du terrain ?**

**D. P.** – Le terrain, j'en ai quand même fait pas mal. Je vais vous raconter une histoire. En 1984, on s'apercevait que le prix des légumes qu'on achetait au supermarché avait augmenté, et on ne comprenait pas pourquoi. J'étais à *Libération*. Je me suis dit : « Comment je pourrais expliquer ce qui se passe ? » Je suis donc parti sur le terrain dans un champ en Bretagne et j'ai pris un artichaut, j'ai mis une croix dessus, et je l'ai suivi jusqu'à l'épicerie, jusqu'au marchand. Et j'ai vu tout ce qu'il se passait autour de cet artichaut, le nombre de fois où il était vendu, acheté, transporté, etc., et à chaque fois, ça coûtait de l'argent. Voilà le genre de terrain que j'aime. À la fin, on comprenait que le paysan avait touché 10 centimes et que l'épicier vendait cet artichaut 3 ou 4 euros. Qu'est-ce qui s'était passé entre les deux ? Il fallait payer le transport... J'ai donc passé ma nuit dans le camion avec cet artichaut et ses copains, jusqu'au marché, et ensuite jusqu'au supermarché.

**« Il faut entendre les gens raconter leur vie, leur histoire. Le piège, aujourd'hui, c'est de se dire qu'il y a tout sur Internet. »**

**Inside – Pourquoi le terrain est-il si important ?**

**D. P.** – Parce qu'il faut aller voir pour comprendre. Il faut entendre les gens raconter leur vie, leur histoire. On est dans l'action. Le piège, aujourd'hui, c'est de se dire qu'il y a tout sur Internet. Prenons un exemple concret. Pour écrire sur les dernières inondations dans la région, il y avait deux manières de faire : aller sur Internet et les réseaux sociaux, prendre toutes les vidéos qu'il y a là-dessus et essayer de comprendre. Ou aller sur le terrain. Et là vous comprenez vraiment ce qu'est une inondation parce que vous êtes dans l'eau. Difficile d'évaluer l'eau à travers une vidéo.

Sur le terrain, vous avez l'expérience de l'inondation. Quand vous voyez les gens mettre des parpaings devant leurs portes, vous savez ce que cela représente de porter un parpaing. Il faut vivre les choses, être au contact des gens.

**Inside – Pour quel journal avez-vous préféré travailler ?**

**D. P.** – *Métro*, c'était vraiment un journal très agréable à faire. Et puis, il y a celui que j'ai lancé depuis 2015 : *The Conversation*. C'est un journal en ligne. Une belle aventure aussi ! J'ai aimé travailler au *Monde*. C'était particulier. Quand j'étais petit, à Floirac, faire du journalisme était un rêve lointain. Mais un jour, mon père m'a dit : « Tu veux faire du journalisme ? D'accord, mais au *Monde*, alors ! » Alors, c'est sûr que quand je suis arrivé au *Monde* en 1985-86, j'étais heureux comme un enfant. À l'époque, c'était un beau bâtiment tout vieux, avec les rotatives, les imprimeries dessous. C'était impressionnant !

**Inside – Avez-vous regretté certains choix de carrière ?**

**D. P.** – Avec des copains, nous avons lancé un quotidien qui s'appelait *Infomatin*. Et puis, il s'est arrêté brutalement. C'était en 96. Il n'y avait plus de sous. Moi, j'avais trois filles et il fallait que je trouve du boulot. On me propose alors d'être rédacteur en chef d'un hebdo du week-end, sympa, qui s'appelait *VSD*. Comme ça ne marchait plus vraiment, il mettait des filles dénudées sur la couverture pour essayer de le faire vendre. À l'époque, c'était un peu bizarre et surtout ce n'était pas mon genre de lecture. On a relancé ce journal avec mon équipe. En travaillant beaucoup, nous avons multiplié les ventes par deux en six mois.

Comme j'avais plutôt bien réussi, le patron du groupe de presse allemand qui portait ce titre, me proposa de travailler pour *Voici* et *Gala*. J'ai dit oui mais je m'en suis mordu les doigts. Les sujets traités ne m'intéressaient pas, c'était éloigné de mes centres d'intérêt. Ces titres parlaient surtout de la mode, des royautés, des gens de la télé et je n'y connaissais rien. J'étais tellement mal à l'aise là-dedans qu'au bout d'un an et demi, j'ai eu un infarctus. Je suis allé à l'hosto et j'ai arrêté mon histoire avec *Voici* et *Gala*. Le seul truc positif à retenir, c'est que je suis le seul ancien directeur du *Monde* à avoir dirigé *Voici* et *Gala*.



On se laisse captiver... © Marion Ruaud

**Inside – Vous écrivez aussi beaucoup de livres ?**

**D. P.** – Quelquefois, les articles, c'est un peu court et vous avez plein d'autres histoires à raconter. Un jour, j'ai rencontré une directrice de collection, qui est d'ailleurs professeure à Sciences Po Bordeaux, Mazarine Pinget. Elle m'a demandé si je voulais écrire pour sa collection sur les choses de la vie de tous les jours. J'ai dit oui j'ai une idée, je vais te faire un livre sur les hamburgers et les frites. C'est vrai que c'était amusant. Mais, ça permet aussi de raconter les problèmes de santé, les problèmes économiques, les problèmes de publicité, de communication...

Il m'est arrivé une chose très rigolote, ça va vous parler. J'étais alors rédacteur en chef d'un journal économique qui s'appelait *La Tribune*. Et chaque été, parce que les gens lisaient moins à cette période, on publiait des feuilletons. Chaque année, on prenait un livre qui allait paraître à la rentrée, on le découpait en morceaux, et cela faisait un feuilleton. Une année, en 1994, je m'occupais de cela. Je n'ai pas trouvé de livre à découper. Je n'ai rien dit à personne et le feuilleton, je l'ai écrit moi-même ! Tous les soirs, j'écrivais celui du lendemain. Mais sous un pseudonyme. Personne ne savait que c'était le rédacteur en chef qui écrivait. Après les publications, il y a un éditeur qui m'a appelé et m'a proposé d'en faire un livre. C'est donc devenu un livre. C'est une vraie joie d'avoir un bouquin qu'on a écrit, de faire naître quelque chose. Je ne me lasse jamais du plaisir d'avoir écrit un livre. A chaque fois, c'est un bonheur quand je le reçois de l'éditeur. J'ai l'impression d'être un gamin de 20 ans !

**Inside – Cela marche bien ?**

**D. P.** – Alors là, j'ai eu un coup de bol incroyable. Il y avait une émission à la télé, à l'époque, qui s'appelait *Apostrophes*. Maintenant, c'est un peu comme *La*

Grande Librairie. L'année où j'ai lancé mon premier livre, il manquait quelqu'un dans cette émission et donc ils m'ont invité. Je suis passé dans l'émission littéraire la plus regardée en France. Mon livre s'est bien vendu. Du coup, d'autres éditeurs m'ont proposé d'en écrire d'autres.

**Inside – Est-ce que vous avez peur de la page blanche ? Et d'où tenez-vous votre inspiration ?**

**D. P.** – La page blanche ! Pas vraiment. Cela vient du journalisme. Dans le journalisme, il y a un truc à faire. On le fait. On ne se pose pas de questions métaphysiques. On a un papier à écrire. On l'écrit. Avant d'écrire, je fais un plan très détaillé. Je suis en train d'écrire un autre roman en ce moment, un roman policier pour un éditeur de la région. Et je me suis vraiment amusé, d'abord, à me le raconter et ensuite à écrire tout ce qui allait se passer. Pour écrire, il faut avoir envie de raconter quelque chose qui vous intéresse et après, il faut vérifier si cela intéresse les autres.

Par exemple, j'écris un livre, *Petit éloge du Jazz*, j'avais commencé par écrire des articles sur le jazz. Parce que j'en avais marre d'entendre des gens qui disaient, « *Oh le jazz, c'est intello, on ne comprend rien* ». Donc, moi qui suis un fou de jazz, je me suis dit que j'allais faire un petit éloge. Je me sens comme un journaliste musical amateur et ce petit éloge, c'était vraiment pour partager cette passion.

**Inside – Pour vous, le processus d'écriture était-il similaire à la création musicale ?**

**D. P.** – Alors ça oui. Quand j'ai écrit mon livre sur le jazz, c'était exactement ça. Je m'asseyais devant mon ordinateur, je commençais à raconter un instrument et après, je parlais un peu en impro. Moi, je suis guitariste amateur. Donc, la structure d'accords d'un morceau, je connais.

Écrire, c'est comme la musique. Vous partez d'une base et vous y mettez de l'improvisation... Et vous laissez aussi, de temps en temps, parler vos délires. Après, vous gardez ou vous coupez. Le plaisir d'écrire, ça fait partie du livre aussi. Il faut qu'il y ait de la joie, l'envie de raconter. C'est comme ça que je travaille.

**Inside – Aujourd'hui, vous êtes à Bordeaux engagé à Cap Sciences. Pourquoi Cap Sciences ?**

**D. P.** – Parce que c'est la même chose. On partage le savoir à toutes et tous. À Cap Sciences, ils sont venus me chercher en me disant : « *Si t'as envie de partager des trucs compliqués au plus grand nombre, tu devrais travailler pour nous* . » Je suis donc rentré au conseil d'administration et maintenant je suis président. C'est le partage qui compte pour moi, c'est la même chose que le journalisme. Vous savez, les gens qui font visiter les expositions à Cap Sciences sont vraiment passionnés par le fait que tout le monde puisse comprendre.

**Inside – A propos du site The Conversation, quel est concrètement votre rôle dans ce média en tant que président de l'association The Conversation ?**

**D. P.** – *The Conversation*, comme Cap Sciences, est une association et il faut un président. Je fais aussi partie du réseau international *The Conversation*. C'est très intéressant parce qu'on aide les gens, les journalistes qui ont envie de lancer des sites *The Conversation* un peu partout dans le monde.

**Inside – Comment est-il financé ?**

**D. P.** – Il est financé par les cotisations de 92 universités et centres de recherche en France qui avaient envie de partager leur savoir. Il y a aussi les lecteurs qui envoient des dons. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus nombreux, parce qu'on a beaucoup grossi.

**Inside – Êtes-vous optimiste quant aux prochaines innovations dans la presse comme l'intelligence artificielle ?**

**D. P.** – Je ne sais pas. C'est intéressant que vous posiez cette question parce que quand on y réfléchit, est-ce que l'intelligence artificielle va remplacer les journalistes ? Non. Tout ce dont on vient de parler, c'est-à-dire par exemple, aller voir, sentir, se mettre dans l'eau jusque-là pour parler des inondations. Ça, elle ne peut pas le faire. Elle peut faire semblant de le faire, mais c'est par l'expérience humaine qu'on partage. Moi, ce qui m'inspire aujourd'hui beaucoup, c'est le journalisme utile. Un journalisme qui est là pour nous aider à comprendre le monde, un journalisme qui repère des solutions... On a besoin de journalistes qui sont sur le terrain, au milieu des gens. Des journalistes pour nous aider à comprendre ce qui se passe et ensuite le raconter.

**Inside – Quels conseils pour mener une interview, par exemple ?**

**D. P.** – Souvent, ce qui marche bien, c'est de commencer à faire parler les interviewés sur leur actualité, l'album ou le livre qu'ils viennent de sortir par exemple... On commence par le plus chaud, parce que là-dessus, ça va être facile pour eux. Après, vous pouvez leur poser d'autres questions plus personnelles. Déjà, vous mettez un peu en perspective, vous leur faites raconter leur parcours et les personnes commencent à se livrer. C'est cela qui est intéressant. Il ne faut pas avoir peur de poser des questions simples. Même si c'est personnel. Si vous interviewez un artiste que vous aimez par exemple, il faut oublier que vous êtes un fan. Un fan ne pose pas de bonnes questions. Celui qui pose des bonnes questions, c'est celui qui a pris un peu de recul. Enfin, il est très important de préparer une interview, d'avoir un ordre des questions. Une fois qu'on a fini l'article, la première chose à faire, c'est de dire à son collègue, « *Tiens, tu lis mon papier, tu me dis ce que tu en penses* . » Une équipe de rédaction, ça sert à ça aussi !



La rédaction d'Inside.

© Raphaël Lardeur

« inside et moi »

**Parce que cette revue est avant tout une aventure humaine et collective et un engagement en action, nous avons souhaité dans ce numéro, à travers ce cahier central, donner la parole aux actrices et acteurs de ce projet de recherche.**

**L'occasion, pour toutes et tous, de raconter à sa manière et de son point de vue, ce projet Inside de l'intérieur. Mais aussi une façon de découvrir les visages, les motivations et les histoires de celles et ceux qui participent au projet.**



**Marc Gontier,**  
rédacteur

Avec le journal, ce qui m'a motivé au départ, c'était le fait d'être en lien avec le milieu de la musique. C'était important pour moi, même si je ne savais pas vraiment ce qu'était le journalisme au début. Cette expérience m'a permis de découvrir un métier exigeant et de me rendre compte de la difficulté du travail de journaliste. Ce projet m'a aussi apporté de la confiance en moi. Par exemple, lors du reportage avec les artistes rappeurs, beaucoup d'appréhension : j'avais le trac et je me demandais comment j'allais réussir à aller vers eux. Grâce aux autres journalistes, j'ai appris comment faire, comment m'y prendre. Et finalement, tout s'est bien passé, c'est venu naturellement. Même si ça n'a pas été facile, ça a été une très bonne expérience pour moi. Aujourd'hui, je me dis que je pourrais peut-être continuer à faire des interviews par la suite.



**Ariane Puccini,**  
journaliste

*Inside*, c'était une série d'inédits pour moi. D'abord, l'entrée dans un hôpital psychiatrique : l'institution ne s'ouvre pas facilement (à tort ou à raison) aux médias. J'ai donc franchi ses portes pour la première fois pour *Inside*. Les fantasmes, les préjugés, alimentés par une stigmatisation des maladies mentales très forte dans notre société, se sont fracassés sitôt la première conférence de rédaction entamée. Les « usagers » (et non pas les « patients » et encore moins les « malades ») nous ont emportés dans l'aventure. Par leur sympathie, leur envie de faire, leur manière de faire. J'enseigne depuis quelques années le journalisme auprès de futurs confrères, et j'ai appris ici à revoir mes méthodes, à leur donner un nouveau souffle, à déconstruire quelques dogmes professionnels. Commencer un article par son illustration ? Et pourquoi pas ! Faire part de son vécu et de ses appréciations en plein entretien ? Et si j'en ai envie ? Se consacrer à un sujet sans aucune actualité ? Quoi de plus passionnant ! Les journalistes d'*Inside* m'ont montré que la spontanéité, l'authenticité et la fierté d'être soi-même donnent naissance à un journalisme qui porte la voix de l'inclusion, de l'humanité.

En tant que présidente de l'association de patients Psy'hope, partenaire du projet scientifique *Inside*, j'ai eu la chance d'en suivre les coulisses. J'ai notamment assisté à plusieurs ateliers journalistiques, véritables temps de travail et d'apprentissage, au cours desquels les « usagers-réd'acteurs », accompagnés par des journalistes professionnels, se sont formés aux fondamentaux du journalisme. Très vite, leurs talents se sont révélés. Au-delà des compétences acquises, ce qui m'a particulièrement marquée, ce sont leurs qualités humaines et l'ampleur de leur investissement, où sérieux, persévérance et humour se sont conjugués pour révéler de véritables talents. Lors des interviews, ils ont ainsi su mener les échanges avec une aisance et une authenticité qui ont donné à ces rencontres une richesse toute particulière. Pour ma part, ce projet résonne avec mon engagement en faveur de la déstigmatisation des troubles psychiatriques, une cause que je défends depuis plusieurs années, notamment aux côtés du professeur Lipani à l'Ijba. Formons le vœu que cette expérience constituera pour eux un véritable tremplin vers de nouvelles opportunités, car retrouver une place, une voix et des compétences reconnues est un facteur majeur de rétablissement en santé mentale !



**Emmanuelle Douriez**  
présidente de  
l'association  
Psy'hope



**Marion Ruaud,**  
journaliste

Créer ces trois revues avec les usagers a été une expérience incroyable ! Les écouter proposer des sujets pertinents, les sentir capables de mener une interview, de partir en reportage, les accompagner dans l'écriture de l'article... Depuis le début du projet, l'évolution est belle à voir ! Chacun, avec leurs compétences et leurs envies, leurs sensibilités aussi, a su prendre sa place et s'inscrire dans cette aventure journalistique. À chaque début d'atelier, je me faisais une joie de retrouver les usagers. Je suis très heureuse et fière du travail qu'ils ont accompli. Les ateliers se sont toujours déroulés dans la bienveillance et la bonne humeur. Je crois savoir qu'ils sortent changés et grandis de ces deux ans passés à nos côtés. Et la réciproque est vraie !



**Matthieu Molla,**  
rédacteur

Dans ce projet, ce qui a été important pour moi, c'est d'abord le travail avec les autres. J'ai beaucoup apprécié faire partie de l'équipe avec les autres journalistes et particulièrement Thierry, Anaïs, Mathieu et Patrick. C'était important pour moi de partager cette expérience et de remercier chacun pour sa place dans le projet, ainsi que notre maquettiste Fred qui met des dessins sur mes nouvelles. C'était aussi une première fois pour moi, surtout pour les interviews. Au début, c'était nouveau, mais ça m'a permis d'apprendre, de découvrir et de prendre un peu plus confiance en moi. Je suis content d'avoir essayé quelque chose que je ne connaissais pas. Le soutien des professionnels a aussi beaucoup compté : je remercie Mme Lipani, M. Lecumberry, Mme Tournier et Mme Boutinaud pour leur accompagnement tout au long du projet. Je suis fier qu'on ait réussi à faire déjà trois numéros d'*Inside*, dont ce hors-série plus long. Et j'aimerais vraiment qu'on puisse continuer, avec un quatrième numéro si c'est possible. Pour moi, *Inside*, c'est une expérience importante, que je n'oublierai pas.



**Thomas Lecumberry,**  
cadre de santé

Lorsque Marie Tournier et Sophie Boutinaud m'ont témoigné leur confiance en me proposant de devenir le cadre de santé référent du projet *Inside*, j'ai tout de suite été conquis. Mes centres d'intérêt (la photographie, la pratique de la musique et la littérature) m'ont toujours rapproché des sciences de la communication et du journalisme. Mais au-delà de cette sensibilité, ce sont surtout les valeurs d'accompagnement, de rétablissement et d'inclusion que j'y ai trouvées et pour lesquelles je me suis battu. D'abord infirmier, je suis aujourd'hui cadre de santé en responsabilité d'une unité de réhabilitation psychosociale au sein du Centre Hospitalier Charles Perrens. Grâce à *Inside*, j'ai eu la chance de vivre une aventure humaine et collective rare. Du montage d'un studio d'enregistrement dans le réfectoire d'une unité à la coordination des conférences de rédaction de la revue, en passant par une présentation au Club de la Presse de Bordeaux, le projet s'est construit pas à pas. Aux premières heures, il s'agissait surtout pour moi de déployer une activité vouée à la recherche, de mobiliser des usagers et susciter l'intérêt des professionnels. Puis, peu à peu, l'autonomie du collectif de rédacteurs s'est affirmée. Mon rôle a évolué : d'organisateur d'un dispositif et chargé de la logistique, ma participation a évolué vers l'accompagnement d'une véritable équipe de journalistes. Cette expérience d'animation de groupe fait un véritable écho à mon quotidien d'encadrement. *Inside* nous a permis de créer des ponts : entre nous, avec la cité, avec les médias, avec l'Autre. Ensemble, nous avons tenté, modestement mais avec force et vigueur, de combattre les préjugés et l'inconnu qui entourent les personnes vivant avec un trouble psychiatrique. Nous avons tenté de transmettre un flambeau issu de la lumière de chacun, pour éclairer ce qui reste dans l'ombre et ainsi, rassembler ce qui était éparé. Je souhaite exprimer toute ma gratitude pour cette aventure et remercier chaleureusement le collectif de journalistes (professionnels ou non) pour leur confiance et leur engagement.





**Laurianne Sylvestre,**  
psychologue

Au tout début de mon engagement dans le projet *Inside*, je me suis surtout intéressée à la partie recherche : je voulais développer mes compétences. J'ai très rapidement été happée par les ambitions de l'action : la déstigmatisation des troubles psychiques, tant auprès des usagers que du grand public et des médias.

La motivation que j'ai rencontrée chez les journalistes et les rédacteurs, les professeurs et les encadrants m'a portée dans ce projet.

Je suis admirative du travail fourni par chacun, des idées de tous et du rendu commun. Cela m'a apporté un espoir dans les capacités des patients à s'engager dans un projet exigeant, de longue haleine. Leurs idées, leurs envies et la mise en pratique de tout ceci ont été stimulantes et donnent envie de s'impliquer au maximum dans cette action.



**Mathieu Manzano,**  
rédacteur

Ce fut surtout un plaisir de travailler en équipe pour le magazine *Inside*, en 2025 et 2026. J'ai eu du plaisir à retrouver mes collègues tous les 15 jours et préparer des idées de sujets, les réaliser ensemble.

La première fois que j'ai entendu parler d'*Inside* : c'était par un des usagers qui faisait partie de la rédaction. Il m'avait dit que je pouvais venir. Je cherchais alors à m'occuper.

J'ai aimé interviewer Brice Verselot pour le numéro 2 d'*Inside*. Cet article sur les ambassades m'avait plu.

J'ai appris des choses sur le sujet et notamment autour des questions sécuritaires. Le défi, à chaque entretien, c'est d'en tirer un article. Je n'ai pas eu le sentiment d'avoir acquis de nouvelles compétences. Mais j'ai surtout aimé les sujets que j'y ai traités. *Inside* doit être un moyen d'informer tout le monde sur tous les sujets.



**Mhamed Mabrouki,**  
rédacteur

J'ai accepté de participer au projet *Inside* parce que j'écris depuis l'âge de 12 ans. À cette époque, je composais déjà des textes de rap et de poésie. J'espérais retrouver cette liberté d'écriture. Cela me plaisait aussi de comprendre comment on pouvait créer quelque chose à partir d'une pensée. Au fur et à mesure des ateliers, j'ai gagné en estime de moi. Comme je n'avais jamais été publié, je ne savais pas ce que valait mon travail. Cela m'a fait plaisir de constater qu'il pouvait plaire. J'ai aussi senti la reconnaissance de ma famille, qui a vu les efforts que je faisais pour m'en sortir ; mon neveu a assisté aux soirées de présentation des différents numéros. Dans la préparation d'*Inside*, les interviews de vedettes m'ont marqué. C'est un exercice impressionnant, mais on se rend aussi compte qu'ils sont humains et proches de nous. Je me souviendrai également du lien que j'ai pu tisser avec d'autres usagers et d'une certaine forme de créativité que l'on a pu exprimer ensemble. Aujourd'hui, j'ai envie de continuer dans cette voie. Si tout se passe bien, je pourrai participer à un atelier d'écriture tous les vendredis matin avec le CMP de Villenave d'Ornon.



**Thierry Larroque,**  
rédacteur

Quand on m'a parlé d'*Inside*, j'avais peur de ne pas être la hauteur. Je sais qu'en tant que journaliste, il faut s'impliquer totalement dans ses sujets et se surpasser. En fait, je suis rentré dans l'équipe en préparant les interviews du chanteur Tibz et de Rémi Lamerat, le rugbyman. Cet exercice requiert de la curiosité et de vraies facultés d'adaptation. J'aime aussi poser des questions et m'intéresser aux autres. Je me suis prêté au jeu et j'ai réussi à vaincre ma timidité, d'autant plus que le podcast était enregistré. Sachant que j'aime approfondir un sujet, j'en ai profité pour m'intéresser, entre autres, à celui de la médecine narrative. Il s'agit d'une technique thérapeutique qui se base sur l'écoute du récit du patient, en le mettant en valeur grâce à des références littéraires. Grâce à ce travail, j'ai réussi à me forger ma propre opinion sur la question. Dans le cadre des interviews que j'ai pu mener, je n'ai pas hésité non plus à bousculer les spécialistes que j'interrogeais. Pour moi, si on abonde trop en leur sens, cela donne une interview manquée. En définitive, *Inside* m'a donné l'occasion de m'impliquer à fond dans le journalisme et de développer un certain sens de la communication (et de l'improvisation !).



**Laurène Secondé,**  
journaliste

Dans notre métier de journaliste, si certains sujets que nous travaillons peuvent être passionnants, d'autres le sont moins, notamment dans le cas où, par faute de temps, nous les traitons seulement en surface. C'est tout le contraire que j'ai ressenti avec *Inside* ; j'en veux pour preuve l'énorme sourire que j'ai arboré à chaque fin d'atelier. Sur place, la construction des magazines nous a confrontées à plusieurs enjeux de taille, à commencer par celui de transmettre correctement les codes et les règles d'un métier dans lequel on peut toujours douter de soi, malgré son statut de professionnelle. Il s'agissait aussi d'être « entière » dans ce rôle et de leur passer véritablement les manettes, sans céder à la tentation du « je le terminerai moi-même », pour gagner du temps. Avec le recul, je me souviendrai de leurs visages accueillants quand j'arrivais, du « vous » qui se transforme en « tu » au fil des semaines, de leur surprise, de leur satisfaction et de leur fierté, face à un travail accompli avec soin. J'ai le sentiment d'avoir pris un gros shot d'humain en participant à ce projet, et mon seul vœu est de leur avoir apporté autant qu'ils m'ont apporté.



**Adèle Hollebecque,**  
site internet

En tant que doctorante, *Inside* est le premier projet de recherche d'envergure dans lequel j'ai eu l'occasion de m'impliquer. J'ai d'abord participé à *Inside* :

le live, qui a abouti à l'enregistrement de deux podcasts, avant que l'on me propose de m'occuper de réaliser le site d'*Inside* : *psychiatrie et médias*. Ces deux projets sont pour moi d'abord une manière de porter la parole des usagers et usagères de psychiatrie dans l'espace public, parole qui ne leur est que trop rarement accordée et qui, espérons-le, se fera plus présente à l'avenir. J'en retiens aussi et surtout les relations tissées avec les acteurs et actrices du projet : les cadres de santé, les universitaires et les journalistes, mais avant tout les usagers et usagères, qui m'ont offert un accueil chaleureux et se sont toujours montrés disponibles et enthousiastes. Les idées qu'ils ont exprimées en entretien se sont avérées particulièrement intéressantes, et j'espère qu'à l'avenir la parole leur sera davantage donnée : ils et elles ont énormément à partager.





**Patrick Van der Linden,**  
rédacteur

*Inside* a participé à mon processus de rétablissement, parce que j'ai vraiment été acteur de mon propre parcours. Cela m'a permis de me libérer de certains blocages. Par exemple, avant, quand on ne comprenait pas la manière dont je m'exprimais, je me renfermais immédiatement. Or, ces ateliers, combinés à des séances d'orthophonie, ont favorisé une meilleure structuration de ma parole. J'ai gagné en confiance en moi, j'ai osé tenter de nouvelles choses, et, au fur et à mesure, j'ai eu de plus en plus d'aisance à parler en public. Dans le cadre de la réalisation du magazine, plusieurs événements ont été organisés, pendant lesquels j'ai eu l'occasion de prendre la parole devant des médecins ou des soignants, mais aussi des étudiants et d'autres personnes intriguées par le projet *Inside*. Sur le contenu du magazine, il me tenait à cœur de proposer un sujet sur le handicap psychique dans le sport, qui n'est que rarement abordé dans les médias. Cela a pris la forme d'un article dont je ne suis pas peu fier. En parallèle, une enquête que j'ai menée avec deux collègues sur les coulisses des ambassades m'a donné l'occasion de me glisser dans la peau d'un agent secret. Sacrée aventure !



**Ilioné Schultz,**  
journaliste

Je me souviens du tout premier atelier. J'en ressors excitée, enthousiaste, et un peu inquiète aussi et je sens la méfiance. Je découvre l'ampleur de la mission. Comment faire pour inspirer confiance ? Pour transmettre les bases du journalisme tout en fabriquant ? Tenir les délais ?... Et puis très vite la machine est lancée, notre petit « écosystème » se met en place. Les barrières tombent, on apprend à se connaître, on rigole beaucoup aussi. Je suis bouleversée de les voir progresser, de constater leurs talents, à chacune et chacun. Ça ne vient pas comme ça : il faut prendre le temps, écouter, se laisser surprendre parfois, encourager sans mettre la pression... Bref, beaucoup de bienveillance, et ce n'est pas forcément ce à quoi notre « milieu » nous a habitués. Je comprends de mieux en mieux notre rôle : tenter de les révéler à eux-mêmes, en même temps qu'à l'« extérieur ». Il faut aller vite, mais on travaille sur le temps long. Ça aussi c'est inhabituel, et quelle chance ! Je garderai notamment en mémoire l'immense sourire libéré de Julie en fin d'atelier, si heureuse de voir ce qu'elle est capable de produire ; la persévérance et l'humour de William ; la fierté de Marc après son premier coup de fil en tant que reporter, l'application de Matthieu ; l'assurance de Thierry et Patrick sur le terrain en reportage. Je suis si fière d'eux et émue d'avoir pu contribuer avec mes collègues à faire éclore de véritables et talentueux journalistes et reporters, la belle équipe d'*Inside*.



**Marc Tournier,**  
documentariste

J'ai pu rejoindre l'épopée *Inside* en janvier 2025 avec mes micros et mon enregistreur. Huit séances à capter, par le son, les rouages d'une équipe de rédaction assidue, concentrée, concernée, au travail. J'ai entendu dans mon casque tous les échanges entre les usager-e-s et le quatuor de journalistes, toutes et tous à la recherche du mot juste et de l'info claire. Les claviers qui crépitent, le café versé dans les tasses, les lectures à voix basse de l'article en construction et les échanges à mi-voix pour baliser la suite du travail. J'ai vu de l'application, du plaisir et de l'étonnement devant le journal qui prend forme. J'ai rencontré jeudi après jeudi une équipe soudée et sereine, qui avançait sans ciller vers le premier numéro. Beaucoup d'attention des un-e-s envers les autres, de la profondeur et de la malice pour faire bon poids. Je me suis vite senti à l'aise, comme le fut Tibz lors de sa venue au mois de février 2025. Un sentiment rendu possible par l'accueil simple et direct qui nous a été réservé. J'ai perçu l'étonnement et la fierté dans le regard de celles et ceux qui, revue en main, mesuraient l'accomplissement de leur travail. Je me suis dit, au fil des séances, que tout ceci valait vraiment la peine : un projet beau et bon !



**Anaïs de Brondeau,**  
rédactrice

J'ai tout de suite été emballée par *Inside*, parce que c'était quelque chose de nouveau pour moi. Si la plupart du temps, on fait face à des a priori, ce projet m'a permis de m'exprimer autrement et de montrer que, même si on est malade, on peut être en capacité de faire des choses différentes. J'avais déjà participé à un journal interne de Charles Perrens, pour lequel un de mes dessins avait été diffusé. Pour *Inside*, j'avais très envie de proposer une BD mais j'ai également pu participer à des interviews. Cette revue a été un défi pour moi, parce que je n'avais jamais travaillé le format BD auparavant. Cela m'a apporté de la satisfaction et de la fierté. Dans son contenu, j'ai voulu partager des témoignages qui s'inspirent de mon expérience. J'ai pris le parti de développer un style minimaliste pour m'aider à le faire. Avec du recul, ce qui m'a plu aussi, c'est la solidarité qu'il y avait entre nous. On a travaillé ensemble et on s'est beaucoup entraînés. Les ateliers m'ont aussi permis de découvrir de nouveaux visages, qu'il s'agisse de patients ou d'intervenants. J'aimerais pouvoir me réinvestir dans un nouveau numéro, en encourageant d'autres personnes à se joindre au groupe



**Laure Bessi,**  
journaliste

Quel honneur d'avoir participé au projet *Inside*. Construire les sujets avec les usagers, la découverte de la vie à Charles Perrens, les échanges avec les usagers et les discussions avec mes consœurs, j'ai tout aimé. Et ce n'est pas tout ! Les poésies de Mhamed, les dessins d'Anaïs, de Julie, l'humour de William, la fantaisie littéraire de Matthieu, les bons mots et l'engagement de Patrick et les connaissances de tous sur mille sujets. Mais je crois que ce qui m'a la plus touchée c'est de constater la surprise attendrie des soignants : ils n'en revenaient pas de voir leurs « usagers » aussi engagés et compétents dans leurs projets journalistiques. Je suis convaincue qu'*Inside*, revue destinée à faire changer le regard des médias sur la santé mentale, a aussi permis de faire changer celui des soignants de l'hôpital, *inside*.



**Marie Tournier,**  
co-coordinatrice du projet

Lorsque Marie-Christine Lipani nous a proposé le projet *Inside*, son idée était de venir à l'intérieur de l'hôpital psychiatrique. Et nous, notre préoccupation constante concerne l'ouverture de notre hôpital vers la cité et l'inclusion des personnes qui vivent avec un trouble psychiatrique. *Inside* rassemblait nos démarches apparemment inverses et nous a enthousiasmés. Quand je dis « nous », c'est l'ensemble de la filière de soins de réhabilitation psychosociale. Ces soins ont pour objet le rétablissement des personnes, en accompagnant leur autonomie et leur capacité d'agir. Il correspond à une possibilité pour la personne de redonner du sens à sa vie par des activités et un mode de vie satisfaisants. C'est un processus personnel qui va vers le bien-être, un équilibre de vie, un épanouissement et une place dans la société.

Cette évolution nécessite de combattre la stigmatisation à l'égard des troubles psychiatriques qui existe partout dans notre société et entrave. Mais il existe aussi la résistance à la stigmatisation : la capacité d'une personne à remettre en question et défier les croyances qui dégradent et isolent. C'est ce que ce projet nous a permis de faire. Les rédacteurs, apprentis journalistes, ont retrouvé une confiance en leurs extraordinaires capacités. Nous partageons leur fierté. La revue *Inside* est belle, chic, véritablement nourrie. Bravo et merci !



# Inside avec les Boxers

**La veille d'un match de Playoffs, deux reporters d'Inside ont pu suivre l'entraînement des joueurs de l'équipe de hockey des Boxers, aujourd'hui champions de France. Parmi eux, Ulysse Tournier, jeune professionnel de 21 ans et grand espoir du club.**



Ce jour-là, pour pénétrer dans l'impressionnant et majestueux cadre de la patinoire Mériadeck, il faut passer par l'entrée arrière réservée aux joueurs. Pendant que certains terminent de s'équiper et de se *straper* pour se protéger, les autres s'échauffent sur la glace. L'ambiance est détendue. Sous l'œil attentif du manager général du club, Stephan Tartari, installé dans les gradins, les Boxers vont s'entraîner pendant une heure environ. Cela peut paraître court, mais au vue de l'intensité, c'est déjà long.

Ulysse Tournier s'élance, fait quelques shoots. Le jeune homme a commencé le hockey dès l'âge de 4 ans, encouragé par ses parents. À ses débuts, un peu rebuté par le patinage, il confie avoir du mal. Mais la passion prend le dessus au fil des ans. Malgré le peu d'impact médiatique du hockey en France, il s'oriente vers ce sport. À la fin du collège, il passe une année au Canada, nation phare du hockey mondial, qui lui permet d'acquérir très jeune une solide expérience.

## Choc thermique

En cette veille de match de phase finale, l'heure est aux derniers réglages. Les joueurs commencent par un exercice de cinq contre cinq : les blancs défendent contre les rouges qui attaquent, et vice versa. « *Sifflet, ça part, on fait la passe, on repart, hop. Allez go!* » : sur la glace, deux entraîneurs adjoints, qui font régulièrement des mises au point. Lors de ces entraînements, la vitesse de patinage est impressionnante et celle des palets peut atteindre 160 km/h. À tel point que les spectateurs – pas toujours rassurés – sont protégés par une vitre de plexiglas qui fait le tour de la glace. L'équipement de protection des joueurs

est en conséquence : casque avec visière, protège-dents, plastron, coudières, jambières et gants.

Après le Canada, Ulysse poursuit sa formation dans le nord glacial de l'Europe, en Finlande, autre pays emblématique de cette discipline. Une expérience qu'il qualifie « d'enrichissante » tant sur le plan humain que sportif. « *Le plus difficile à gérer, c'était l'éloignement avec ma famille, encore plus compliqué du fait d'une blessure à l'épaule qui m'a embêté presque toute l'année* », se souvient-il. Une distance estompée par la rencontre avec un joueur suisse francophone qui devient son colocataire et ami. Là-bas, le rythme extrêmement intense – deux entraînements par jour et deux matchs par semaine dans la ligue junior – lui permet de progresser à vitesse grand V. Pour Ulysse Tournier, une bonne journée commence par un lever à 7h30, accompagné d'un copieux petit-déjeuner. S'ensuit une séance de musculation et un entraî-



Moment d'échange et de convivialité entre nos envoyés spéciaux et Ulysse Tournier. © Ilioné Schultz

nement tactique, souvent basé sur la vidéo. Après un passage dans les clubs d'Angers et Rouen (où il fait son entrée chez les Pros), le hockeyeur intègre l'équipe des Boxers de Bordeaux en 2024. C'est justement à l'été 2024 qu'il décide de régler son problème d'épaule persistant depuis la Finlande, due à la violence et l'âpreté de ce sport. Il subit enfin une opération. Il finit par récupérer la totalité de ses capacités physiques, après plusieurs de mois rééducation, pour affronter une longue saison d'une cinquantaine de matchs en Ligue Magnus, avec une fréquence jusqu'à trois ou quatre rencontres par semaine.

## Engouement populaire

Si la fraîcheur se fait sentir au bord de la glace, les joueurs – dont la nationalité figure sur des petits drapeaux à l'arrière de leur casque – n'ont pas le temps de redescendre en température. Les vapeurs de transpiration se dégagent de leurs carrures d'athlètes. Ils sont trempés de sueur, éreintés mais toujours facilement taquins entre eux. Une solidarité et une cohésion apparente, devenue la force du groupe, et qui contraste avec le laborieux début de saison où l'équipe bordelaise flirtait plutôt avec le bas du classement.

Ulysse se donne à fond même s'il ne jouera pas ce quart de finale. Afin de maximiser son temps de jeu et de progresser, le jeune espoir est régulièrement « prêt » via le système de la « licence bleue » au club de Tours, qui joue à l'échelon inférieur, l'équivalent de la deuxième division. La « licence bleue » permet aux jeunes joueurs pro de moins de 23 ans de pratiquer dans d'autres clubs. Pour lui, le hockey est une passion dont il arrive à vivre « correctement ». Il confie gagner le SMIC.

Aujourd'hui, un joueur en Ligue Magnus touche entre le SMIC (1 823 euros brut) et 5 000 euros par mois. Rien de comparable avec les salaires de certains joueurs d'autres disciplines sportives. Le jeune homme, ambitieux, rêve de participer aux JO de 2030, en France : « *Si j'ai le chance d'être sélectionné, je pense que le lendemain-même, mes parents achèteront toutes les places de la patinoire !* », sourit-il.

Ces dernières années, le hockey a pris une ampleur considérable dans la métropole bordelaise, avec un engouement populaire comparable à celui de l'équipe de rugby l'Union Bordeaux Bègles. Les matchs se déroulent à guichets fermés et attirent entre 3 500 et 4 000 spectateurs. ■

Thierry Larroque et Patrick Van der Linden



Ulysse Tournier en pleine action. © Ilioné Schultz

# Jérôme Ezan, à science ouverte



Jérôme Ezan, passionné des sciences, fait se rencontrer les acteurs de la recherche fondamentale, ceux de la recherche clinique, les usagers des hôpitaux psychiatriques et les patients de maladies neurologiques.  
© Amaud Rodriguez (Bordeaux Neurocampus)

**Jérôme Ezan est chercheur en neurosciences à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm). Instigateur de l'initiative « Tous chercheurs » à l'université de Bordeaux, il s'est associé à l'hôpital Charles Perrens pour ouvrir son laboratoire à des usagers. Il explique ses motivations.**

Chercheur à l'Inserm, Jérôme Ezan, 49 ans, aime partager sa passion : les sciences, et plus particulièrement les neurosciences fondamentales. Il s'est spécialisé dans le champ du fonctionnement et du développement neuronal, qu'il étudie à une échelle cellulaire et moléculaire. Au travers d'outils comme la microscopie à haute résolution, il s'attache à l'observation pour tenter de mieux comprendre l'organisation et le fonctionnement global du cerveau. Au-delà de cette activité scientifique, il se distingue par une volonté affirmée d'ouvrir la recherche à d'autres regards, en particulier à ceux de patients usagers de l'hôpital psychiatrique. Pour cela, il participe à l'opération « Tous chercheurs » qui s'est déroulée ce printemps, dans son laboratoire, dans le centre de recherche Bordeaux Neurocampus, à l'université de Bordeaux.

Initiative nationale créée il y a 22 ans à Marseille, l'opération lui permet de faire vivre cette dynamique d'ouverture. En accueillant au sein même des laboratoires des citoyens de tous horizons afin de leur faire découvrir

concrètement la méthodologie scientifique, l'opération a pour vocation de rendre la science plus accessible, de présenter les méthodes de travail et favoriser les échanges. Pour Jérôme Ezan, cette démarche permet à la fois de mieux faire comprendre les enjeux de la recherche et de réduire la distance souvent ressentie entre scientifiques et usagers. « *Les usagers de Charles Perrens peuvent ainsi faire des petites expériences pour voir comment ça se passe en laboratoire, explique-t-il. Et nous, nous pouvons échanger avec les usagers aussi pour comprendre quelles sont leurs problématiques propres.* »

À Bordeaux, cette opération est soutenue par le centre hospitalier Charles Perrens. Ainsi, Jérôme Ezan, aux côtés de Thomas Bienvenu, professeur des universités – praticien hospitalier en psychiatrie à l'hôpital Charles Perrens, contribue à organiser l'accueil des usagers dans son unité de recherche et à réfléchir aux modalités de ces rencontres. Sur une ou deux journées d'immersion au sein du laboratoire, les participants peuvent



## UN PARCOURS EXIGEANT, MAIS OUVERT

Le parcours de Jérôme Ezan témoigne d'une construction progressive. Après un baccalauréat scientifique, il tente à deux reprises le concours de médecine, sans succès avant de se réorienter vers la biologie, discipline dans laquelle il poursuit des études universitaires jusqu'à l'obtention d'un doctorat. En 2005, il soutient une thèse en recherche fondamentale sur les maladies cardiovasculaires.

Afin de consolider son profil de chercheur, Jérôme Ezan s'est ensuite expatrié aux

États-Unis pendant près de cinq ans pour mener un premier post-doctorat. Durant cette période, il a pu étudier l'embryogénèse du xénope (développement de l'embryon de grenouille) pour comprendre les mécanismes cellulaires communs aux systèmes biologiques plus complexes.

De retour en France, il poursuit son cursus avec un second post-doctorat entre 2010 et 2014, consacré au développement de l'oreille interne, impliquée dans l'audition et l'équilibre. Après l'obtention du

concours national, Jérôme Ezan devient officiellement chercheur à l'INSERM en 2014. Depuis, il s'est recentré sur l'étude du développement du cerveau et des neurones, en lien avec certains gènes impliqués dans les troubles du neurodéveloppement.

Ce parcours, marqué par des changements de thématique et des expériences variées, reflète les exigences du métier de chercheur, mais aussi la nécessité de s'adapter et de rester ouvert.

découvrir les lieux, les équipements et les méthodes de travail, mais également prennent part à des expériences simples, pensées pour être accessibles. Des temps d'échange sont également prévus afin de permettre un dialogue direct entre chercheurs et participants.

## Un autre regard sur la santé

Son engagement dans ce projet s'inscrit dans une démarche plus large. En effet, en parallèle de son activité de chercheur, Jérôme est bénévole dans l'association La maison du cerveau. « *L'idée, c'est d'aider à mettre en contact les acteurs de la recherche fondamentale, ceux de la recherche clinique, les usagers des hôpitaux psychiatriques et les patients de maladies neurologiques* », détaille-t-il. De l'aveu du chercheur, le rayon d'action de

l'association est large, « *des maladies neurodégénératives aux troubles du neurodéveloppement* ».

Des États-Unis aux laboratoires de Bordeaux Neurocampus (voir encadré), le parcours de Jérôme démontre que la force de la science réside dans son ouverture à tous. En rendant accessible les mystères du fonctionnement neuronal, Jérôme Ezan offre aux personnes premières concernées des clés pour se réapproprier leur récit. En effet, comprendre la biologie de son trouble peut atténuer le poids de l'auto-stigmatisation pour marcher vers l'autonomie. Cela peut permettre aussi de porter un autre regard sur la santé qui serait fondé sur la connaissance, l'inclusion mais surtout, le respect de la singularité de chacun. ■

**Mathieu Manzano et Thierry Larroque**



Keurspi et Rita dans les studios de la Rock School Barbey. © Ilioné Schultz

# BARBEY RAPPE

**Quand un rappeur expérimenté répète avec une rappeuse émergente, cela ne peut se passer qu'à la Rock School Barbey, pépinière incontournable d'artistes de la scène bordelaise. Rencontre inspirante.**

Keurspi, figure de la scène rap bordelaise, 41 ans cette année, a fait ses débuts ici autour de 2005 avec son collectif 99 PRO-G, avant de poursuivre sa carrière en solo. Rita, chanteuse de 29 ans d'origine camerounaise mais qui a grandi entre Saint-Michel et Sainte-Croix à Bordeaux, fait partie du tremplin de Barbey depuis deux ans. Elle est suivie par Nico Cabos, le producteur des talents de la scène locale. « *Ici, j'apprends à me gérer en tant qu'artiste, comment poser les bases de ma carrière, déclarer et protéger ma musique et mes droits par exemple* », explique la chanteuse. « *Je les accompagne, mais je n'interviens pas du tout sur leur musique, sur l'artistique* », complète Nico Cabos qui supervise aujourd'hui la répétition.

Une fois dans le studio, Keurspi, serein, se sent ici comme chez lui. Il gère lui-même sa console, lance ses sons. L'expérience émane de chacun de ses gestes.

Adossé à la chaise, relâché, sweat à capuche des Celtics de Boston, jean clair, et adidas, Keurspi prend le micro. Il commence avec un des derniers morceaux. « *Whisky brezel, je ne veux pas d'une vie qui se dessine comme un tableau excel...* »

Par le passé, Keurspi a souvent rappé sur des sujets intimes comme la disparition d'êtres chers, la famille, la place du hip hop dans sa vie et n'hésite pas à se mettre à nu.

### Le rap comme une performance

Son flow lui ressemble : heureux, serein, calme, en forme d'introspection. Intello sur les bords, propre sur lui, Keurspi continue de casser l'image des rappers et se targue de faire un rap « positif », un peu à la manière d'Eminem. Pas besoin de parler de drogue ou d'argent pour toucher son public. « *Pour moi le rap est un exutoire, je parle beaucoup de ma vie, de ce que je vois, avec l'idée de faire kiffer mes pairs.* » En dehors de la scène, Keurspi, qui a notamment fait des études de psychologie et de sciences de l'éducation, donne des cours de maths, mais fait aussi des ateliers d'écriture avec des jeunes collégiens : « *Justement, tu as des techniques d'écriture particulières ?* », l'interroge Nico, le producteur, tandis que Rita écoute attentivement. « *Il y a toujours le flow en premier, c'est l'instru qui me guide puis ensuite l'écriture, mais quand je bloque j'ai des techniques oui. Et surtout j'écris tout le temps. C'est comme le sport, il faut être régulier,* confie l'artiste. *Jusqu'à s'acharner parfois. Je peux passer une journée à répéter 200 fois 4 mesures s'il le faut.* » Très sportif, Keurspi s'est même lancé dans le trail et les semi-marathons et grimpe des sommets de 3000 mètres. « *Moi je n'aurai jamais une telle discipline, mais parfois je chante sur un tapis de course pour travailler mon souffle et pouvoir tenir sur scène* », rebondit Rita.

### Ongles argentés et engagement féministe

Si Keurspi fait encore de la scène notamment des *showcase* guitare-voix, il dit ne plus avoir l'ambition de « percer » et rappe pour le plaisir d'abord. La jeune Rita, elle, en est encore à ses débuts et compte sur l'accompagnement de la Rock School pour l'aider à se faire un nom dans le milieu. « *Tous les grands artistes bordelais passent par ici alors c'est une grande fierté d'en faire partie, j'ai dansé toute ma jeunesse devant Barbey, pour moi aussi c'est un peu la maison.* » Rita, longs cheveux noirs bouclés, ongles gris argentés et fourrure épaisse assortie semble a priori plus timide que son aîné.



Marc Gontier, reporter, entouré par les artistes. © Ilióné Schultz

Après 4 EP\* dont 2 en anglais, elle compte sortir une *mixtape* avant l'été. « *Là avec Nico je travaille à monter ma structure personnelle, sans doute en passant par une association pour toucher mes droits de production.* » Dans l'ombre des artistes, Nico est un pilier de la Rock School pour les aider à trouver l'équilibre. En ce moment Rita tire principalement ses revenus de son travail en interim.

La Bordelaise, qui mélange des influences entre le Rap et l'Afro, s'inspire des Américains comme Lil Wayne ou Nicky Minaj. Elle a commencé sa carrière il y a une dizaine d'années en Côte d'Ivoire puis à Paris. Après plusieurs scènes à la Rock School, au Bien public, mais aussi au Rocher de Palmer, Rita a la sensation d'être aujourd'hui sur le bon chemin, même si en tant que femme, elle sait que c'est plus compliqué. « *Au début, j'avais peur d'être nulle, et surtout on ne me prenait pas au sérieux, j'ai eu des réactions assez machos en face. Aujourd'hui, j'ai l'impression que je dois "faire taire" des gens en quelque sorte. Je me sens comme une porte-parole des femmes pour qu'elles comprennent que tout est possible, et notamment dans la musique, qu'elles prennent confiance en elles.* »

Une assurance qui transparait dès que Rita prend le micro. La jeune femme, sans hésiter, se lève et rappe devant nous, enchaîne les morceaux avec un naturel dynamisant. Elle accompagne son flow de mouvements dansants, comme si elle était déjà sur scène.

« *Trop nice comment tu poses tes silences* », réagit l'expérimenté Keurspi.

Si ces deux artistes aux trajectoires singulières n'ont ni le même style, ni les mêmes objectifs, ils ont en commun cette même passion pour la musique et le rap et entendent bien faire vivre et rayonner la scène bordelaise. ■

### Un reportage de Marc Gontier

\* Un format musical qui se situe entre le single et l'album : il contient plus de titres qu'un single, mais moins de titres qu'un album dit traditionnel.

# STARGATE ATLANTIS

*Nouveau voyage au cœur de la science-fiction, là où les étoiles ne sont plus une limite mais un point de départ. Notre journaliste s'affranchit des lois de la gravité comme des codes traditionnels, troquant le récit journalistique pour une narration libre, presque onirique. Les mots deviennent propulsion, l'imaginaire prend le relais... et le dépaysement est total.*

*Avec Inside, cap sur l'inconnu – là où tout devient possible.*

### Récit Matthieu Molla

Irulan, la Princesse Interstellaire, veut mobiliser toutes les nations et les peuples extraterrestres et aliens pour mettre fin aux pouvoirs impériaux de l'envahisseur Wraiths, lors d'une conférence diplomatique intergalactique extraordinaire.

« *Je vous en conjure, laissez-nous vous protéger ! Nous devons sauver la confrérie Quadrant Delta 5 des griffes de l'empire Wraiths. Si nous ne l'arrêtons pas, il pourrait envahir et prendre d'assaut tout l'univers et soumettre toutes les planètes en esclavage* », les supplia-t-elle.

Elle finit par convaincre ces nations. Une escadrille de 13 pilotes terriens d'élite sont envoyés, direction la galaxie de Pégase où se trouve la Cité d'Atlantis. Là, se trouvent quatre portes des étoiles, Nord-Sud-Est-Ouest. Des points d'accès stratégiques d'invasion extraterrestre et de circulation entre les galaxies.

À la tête de cette équipe, le colonel Alan Sheppard, connu autant pour son humour décapant que pour sa bravoure.

Arrivés à la Galaxie de Pégase, l'escadrille se retrouve face à trois gros croiseurs Wraiths, lourdement armés. Débute alors un combat sans merci. Les 13 chasseurs X-Wing emmenés par le colonel Sheppard affrontent une nuée de mini vaisseaux spatiaux qui protègent les grands croiseurs Wraiths. Des éclairs de canons lasers illuminent l'espace de mille feux.

Durant le combat, un gros croiseur lourdement armé Wraiths explose.



Les pilotes terriens savourent leur première victoire. Mais le colonel Sheppard ressaisit ses pilotes : « *Attention, la guerre n'est pas finie ! Mais nous avons abattu quelque 7 000 soldats et 6 000 petits chasseurs stellaires contenus dans ce croiseur ennemi. Il reste encore deux de ces gros porte-avions de l'espace !* »

Sur la planète Alpha de Polaris, en pleine période glaciaire, des rebelles ont aménagé une base appelée Écho. L'équipage du Dédale découvre des cercueils de glace où reposent des aliens

cryogénisés. Un astrophysicien, Rodney Mackay, expérimente la longévité des corps permettant de fabriquer des guerriers capables de détruire et de combattre l'empire Wraiths.

Finalement, les guerriers deviennent de grands pilotes humains volant à bord des chasseurs stellaires dirigés par le colonel Alan Sheppard. Ils réussissent à pulvériser et à éliminer l'empire Wraiths.

Et sauver l'univers !

# ET SI ON DISAIT OUI !

ANAÏS DE BRONDEAU

ON DIT SOUVENT QUE ÇA VA ALLER, MAIS CE N'EST PAS TOUJOURS LE CAS.

LES PRÉJUGÉS ONT LA VIE DURE, LES IDÉES REÇUES S'AGGROCHENT ET ISOLENT... CERTAINES BATAILLES SONT SILENCIEUSES ET SOLITAIRES, MAIS IL N'EST JAMAIS TROP TARD POUR ACCEPTER L'AIDE ET DIRE OUI.

UNE MAIN TENDUE, C'EST DÉJÀ ALLER MIEUX.



ÇA N'EST PAS PARCE QU'ON REFUSE DE L'AIDE QU'ON N'EN A PAS BESOIN



BIENVENUE  
À L'AIDE



ON VOUS  
REMERCIERA !